

Le Canada Musical.

VOL. 6.]

MONTREAL, 1^{ER} NOVEMBRE 1879.

[No. 7.

Le prompt règlement de l'abonnement au "CANADA MUSICAL" pour l'année courante, (Mai 1879-80,) échu le 1^{er} Mai écoulé, nous obligera. ED. C. M.

G. DUPREZ

SES PREMIERS PAS AU CONSERVATOIRE ET A L'ECOLE CHORON

(Extrait du *Ménestrel* de Paris.)

G. Duprez, l'éminent artiste dont le nom inoubliable restera attaché à l'histoire des grands chefs-d'œuvre de la musique contemporaine, publiée dans le premier numéro de la *Nouvelle Revue* de Mme. Juliette Lamber, un article auto-biographique, intitulé *Souvenir d'un Chanteur*. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner un échantillon de ces intéressants mémoires. Nous choisirons l'épisode qui a trait aux premiers pas de Duprez dans la carrière où il s'est tant illustré.

"J'avais apporté en naissant l'instinct de la musique, du chant, il ne fallait qu'un hasard pour décider de ma vocation, voici comment il se présenta :

"En 1815, dans une modeste maison de la rue Saint-Denis, demeurait, sur le même palier que mon père, un violoniste de l'orchestre de l'Opéra, du nom de Lecarpentier. Je me rencontrais sur l'escalier avec son fils, bambin de six ou sept ans, tandis que j'en avais huit. Or, un jour que je m'amusais à lui faire descendre l'escalier en le tirant par les jambes, le jeu, paraît-il ne lui plut pas complètement, car il se mit à pousser des cris de paon.

"Aussitôt une bonne vieille dame, tante de ma victime, accourut tout effarée, m'arracha l'enfant, qu'elle prit sur ses genoux pour le consoler, et me gronda très-fort, en me disant que j'étais un monstre de faire du mal à son petit musicien. Comme je restais foudroyé sous ce reproche : "Viens plutôt voir toi-même", me dit-elle, et elle m'entraîna dans une petite salle, où se trouvait un piano sur lequel le petit Adolphe joua de sa main droite l'air : "*J'ai du bon tabac...*" Tout émerveillé, je fis amende honorable, et de ce jour commença entre Adolphe Lecarpentier et moi une liaison qui ne s'est terminée que par sa mort, survenue il y a quelques années.

"Dès lors ma carrière s'ouvrit. Mme. Lecarpentier m'enseigna le solfège, en même temps qu'à son fils et me mit en état d'entrer au Conservatoire à l'âge de neuf ans, dans la classe d'un M. Rogat, vieux musicien de l'ancienne école, dont bien souvent l'archet corrigea, par des coups sur mes doigts, mes étourderies et mes bêtises.

"Je ne restai pas longtemps entre les mains de M. Rogat. Au commencement de 1817, Choron, directeur de l'Opéra, fut remplacé dans ses fonctions, et en échange le directeur des beaux-arts, M. le comte de Pradel le mit à la tête d'un pensionnat royal de musique religieuse qu'on allait fonder, et dans lequel on devait créer huit bourses, pour huit enfants choisis par examen dans les classes du Conservatoire.

"Je ne manquai pas de me faire inscrire parmi les jeunes candidats, et, le jour du concours arrivé, j'allai comme les autres, accompagné de ma mère, attendre dans la salle contigue à celle des examens, que ce fût à mon tour de passer.

"Enfin, on m'appelle. Bravement je me présente, je déchiffre la leçon qui m'était imposée; puis, arrêtant la main de M. Perme, qui tenait le piano :

"Ce n'est pas tout, lui dis-je, maintenant, je vais vous chanter une romance."

"Et tirant, en effet, un morceau de ma poche, où je l'avais plié, je le présentai à l'accompagnateur, qui voulut bien me le faire chanter.

"Dans la salle d'attente; toutes les mamans qui écoutaient, anxieuses, ce qui se passait, se récrièrent sur *mon talent* et dirent à ma mère que je serais le premier reçu au pensionnat. Cette belle prophétie ne se réalisa point. On choisit huit sujets, dont trois, je crois, sont devenus des musiciens, et l'on me mit de côté. Ce n'est pas étonnant, j'étais sans protecteur !

"Quelques mois se passèrent; puis, un beau jour, un mien cousin vint me prendre et m'emmena chez M. Choron, qu'il connaissait. Choron m'écouta, fut content et m'accueillit comme externe. Au bout de quelque temps, après une leçon où j'avais dépassé mes camarades : "Tu mangeras avec nous, me dit-il, tu demeures trop loin pour t'en aller seul." Une autre fois, dans une occasion semblable : "Allons, me dit-il, dès aujourd'hui tu coucheras chez nous; on ne m'a pas donné de lit pour toi; mais nous en trouverons un. "Depuis ce moment, je fus son pensionnaire. Peu à peu, cet excellent homme, qu'intéressaient toujours les dispositions intellectuelles et laborieuses chez l'enfance, me prit dans une véritable affection."

G. DUPREZ.

L'ARMIDE de Gluck et ses Critiques.

Dans *Armide*, Gluck, continuant la révolution musicale qu'il avait commencée en subordonnant le chant à la vérité de l'expression dramatique, s'écarta du plan suivi par Lulli, et montra la même énergie de style, le même art dans la distribution des instruments, la même science d'harmonie, toutes choses qui avaient paru si nouvelles dans *Orphée*, *Iphigénie* et *Alceste*. Il avait alors soixante et un ans, et attendait encore qu'on rendit justice à son génie. Les diatribes, les attaques de toutes sortes contre sa personne et sa musique semblaient redoubler à chaque production nouvelle, les musiciens et les gens de lettres s'acharnaient après lui avec une fureur sans exemple, et on ne lui pardonnait pas d'avoir voulu réformer le goût et les spectacles de la nation. Parce que Gluck plaçait la vérité de la déclamation au-dessus de ces mélodies ou de ces airs de danse qui ne s'appliquent qu'à charmer l'oreille et qui forment l'essence de la musique italienne, on lui reprocha de vouloir bannir le *chant* de la musique; le mot d'ordre devint